

FEUILLETON.

DOSIA

Suite.

V.

Nous roulions,—pas très-vite ; les chevaux qui nous entraînaient avaient évidemment couru au moins une poste le jour même. Singulier enlèvement ! Une jeune fille qui emporte pour tout bagage un mouchoir de batiste, et des chevaux qui ne peuvent pas courir ?

Va donc plus vite ? dis-je en tapant dans le dos de mon Finnois pour le réveiller.

Ça ne se peut pas, Votre Honneur ? répondit-il d'un air ensommeillé, en se tournant à demi vers nous. Le cheval de gauche a perdu un fer, et la jument de brancard boite depuis deux ans. Mauvais chevaux, Votre Honneur, il n'y a rien à faire ?

Puisqu'il n'y avait rien à faire, je me rassis, dépité. Clémentine riait :

C'est très-amusant ? disait-elle. Comme c'est amusant ?

Notez qu'il faisait encore très-clair, et que nous croisions à tout moment des paysans qui revenaient du travail. Ils ôtaient leur chapeau et restaient bouche bée à nous regarder sur le bord de la route. Clémentine leur faisait de petits signes de tête fort bienveillants.

Mais, ma chère, lui dis-je, tu veux donc qu'on coure après nous ?

Oh ! il n'y a pas de danger ! fit-elle en secouant la tête. Pourquoi veux-tu que ces gens aillent raconter chez nous que je me promène avec toi sur la route ? Et puis, quand ils le diraient, on croirait que c'est une de mes folies.

C'était vrai pourtant ! mon excellente tante était si loin de me soupçonner, que, lui eût-on dit que je fuyais avec sa fille sur la route de Pétersbourg, elle n'eût pas daigné y attacher d'importance.

Cette pensée m'avait amoindri à

mes propres yeux. Nous traversions une forêt peu éloignée de la maison de ma tante ; il n'y avait plus de paysans sur la route, le soleil était couché, les rossignols chantaient à plein gosier dans le taillis, mon Finnois dormait comme loir ; je me sentis plein d'audace, et je résolus de profiter des avantages que me donnait ma situation.

Cher ange !... dis-je à Clémentine en me rapprochant, non sans une infinité de précautions.

Clémentine fouillait dans sa poche avec une inquiétude évidente.

Qu'y a-t-il ? lui demandai-je en interrompant mon bel exorde.

J'ai oublié mon porte-monnaie ! fit-elle avec désespoir.

C'est un détail. Combien y avait-il dans ton porte-monnaie ?

Soixante-quinze kopecks, répondit-elle en tournant vers moi ses grands yeux pleins de trouble.

Ce n'est pas une fortune ; ma mère te donnera un autre porte-monnaie, lui dis-je par manière de consolation.

C'est ma tante Mourief qui va être étonnée ! s'écria Clémentine en frappant des mains. Quelle surprise ! J'adore les surprises.

Ma mère aussi adorait les surprises, mais je n'étais pas sûr que celle que nous lui préparions fût de son goût.

Pour chasser ce doute importun, je me rapprochai encore un peu de ma jolie fiancée, et je glissai tout doucement un bras derrière elle. Comme elle se tenait droite, elle ne s'en aperçut pas. J'en profitai pour m'emparer de sa main gauche : elle me laissa faire, parce que je regardais attentivement ses bagues.

Ma chère petite femme, lui dis-je comme nous serons heureux !

Oh ! oui, répondit-elle ; tu feras venir Bayard et Pluton, n'est pas ? Maman ne te les refusera pas.

Certes non, ma tante ne les refuserait pas, et c'est précisément ce qui me chagrinait, car ces deux animaux trop bien dressés m'oppo-

seraient sans aucun doute une rivalité redoutable dans le cœur de ma fiancée. Enfin, je passai outre.

Nous vivrons toujours ensemble, nous ne nous quitterons plus. Est-ce que tu m'aimes, Clémentine ?

Mais oui ! fit-elle avec une sorte de pitié. Voilà déjà deux fois que tu me le demandes. Combien de fois faudra-t-il te le dire ?

Evidemment ma cousine et moi, nous n'avions de commun, en ce moment, que les coussins de notre équipage ; nous vivions dans deux mondes complètement étrangers l'un à l'autre.

Je me hasardai à brüler mes vaisseaux. J'enlaçai Clémentine de mon bras droit, je l'attirai à moi et j'appliquai un baiser bien senti sur ses cheveux. Mais, au moment où mes lèvres touchaient son visage, sa main droite, restée libre malheureusement, s'aplatissait sur le mien avec un bruit si retentissant, que le Finnois, réveillé en sursaut, se hâta de faire claquer ses rênes sur le dos de son attelage.

Clémentine ! fis-je irrité, c'est le second !

Et ce sera comme ça toutes les fois que tu seras impertinent ! me répondit-elle avec la vaillantise d'un jeune coq déjà expert dans les combats.

Mais, que diable ! fis-je fort mécontent, ce n'est pas pour autre chose qu'on se marie ! Quand on ne veut pas se laisser embrasser, on ne se fait pas enlever !

Clémentine devint ponceau, honte ou colère, je n'en sais rien. J'étais extraordinairement monté, et je la regardais d'un air furieux.

Ah ! on ne se fait pas enlever ! Ah c'est pour m'embrasser que tu m'enlèves ! Eh bien ! attends ! ce ne sera pas long !

Elle avait détaché le tablier du tarantass et se préparait à sauter à terre, au risque de se casser quelque chose : je la retins non sans peine, et mes mains, nouées autour de sa taille, non par tendresse, je